HAL
open science

MOREZ OU LA CONSCIENCE DE PLACE AU SERVICE DE LA RÉUSSITE INDUSTRIELLE

Jean-Marc Olivier

To cite this version:

Jean-Marc Olivier. MOREZ OU LA CONSCIENCE DE PLACE AU SERVICE DE LA RÉUSSITE INDUSTRIELLE. MOREZ OU LA CONSCIENCE DE PLACE AU SERVICE DE LA RÉUSSITE INDUSTRIELLE, Jun 2002, Bordeaux, France. pp.290-303. hal-00178369

HAL Id: hal-00178369

https://hal.science/hal-00178369v1

Submitted on 10 Oct 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MOREZ OU LA CONSCIENCE DE PLACE AU SERVICE DE LA RÉUSSITE INDUSTRIELLE

Morez et son canton appartiennent au Jura français adossé à la frontière suisse. Cette haute vallée[1] ignore la ville, les deux agglomérations les plus proches étant Besançon, à cent kilomètres au nord, et Genève, à soixante kilomètres au sud en empruntant le col de la Faucille. Pourtant, cet espace montagnard et enclavé connaît une remarquable expansion industrielle pendant plus de deux siècles. Ce succès le rapproche des fameux districts industriels italiens, et Morez a servi de référence à la Datar pour définir le modèle français des SPL (Systèmes Productifs Locaux)[2].

Rien ne semblait destiner ce bout du monde à devenir une place industrielle. Les théories du déterminisme géographiques sont ici réfutées : ni charbon, ni minerai de fer, ni élevage ovin producteur de laine. Les échanges sont difficiles et les routes empruntent des cols situés entre 800 et 1300 mètres. C'est une contrée marginale, mal reliée au reste de la France, où la Bienne n'est encore qu'un torrent non navigable quand elle traverse Morez. La dispersion de la population dans des fermes et des hameaux isolés les uns des autres par les forêts et la neige semble constituer un handicap supplémentaire. Le romancier Romain Roussel parle de vallée sans printemps[3], car il y a une rupture brutale entre l'hiver de plus de quatre mois et l'été. Enfin, le canton de Mouthe, célèbre pour ses records de froid, jouxte celui de Morez.

Ces obstacles n'empêchent pas l'émergence d'une place industrielle au début du XIXe siècle. Ses activités couvrent l'ensemble du canton et touchent quelques communes voisines. Parmi ses plus grands succès industriels, il faut citer les horloges comtoises ; plus de 100 000 mouvements sont exécutés chaque année au milieu du XIXe siècle par près de 2 000 travailleurs dispersés, l'essentiel s'exporte vers le Sud de la France et l'Espagne. Puis la fabrication des montures de lunettes prend le relais jusqu'à nos jours, avec dix à douze millions d'exemplaires produits annuellement par plus de 3 000 personnes. En effet, la lunetterie morézienne constitue l'une des rares industries françaises à forte valeur ajoutée manuelle à avoir si bien survécu, bien que le coût de la main-d'œuvre représente les deux tiers du prix d'une monture. À la fin de l'année 2000, dans le bassin d'emploi de Morez, le taux de chômage stagne à 5 % alors qu'il approche les 10 % en France.

Notre premier travail sur cet espace fut une thèse[4] consacrée au XIXe siècle et à la succession des cycles techniques : clouterie, horlogerie et lunetterie, mais aussi galvanoplastie, travail du bois… Cette recherche démontrait comment l'industrie dispersée

---

[1] Le canton de Morez occupe la partie supérieure de la vallée de la Bienne (affluent de l'Ain qui se jette ensuite dans le Rhône en amont de Lyon) et se trouve séparé du canton de Saint-Claude, situé en aval, par des gorges pratiquement désertes.

[2] Colloque de Labège sur les SPL organisé par la DATAR, Toulouse-Labège, 21 juin 1999.

[3] ROUSSEL (Romain), *La vallée sans printemps*, Morez/Paris, Éditions mon village, 1971-1972 (1ère édition en 1936), 249 p. Le héros de ce roman est un ouvrier lunetier à domicile qui a choisi de quitter la ville de Morez pour s'installer dans le monde rural, aux Arcets, hameau de la commune de Prémanon. L'auteur a vécu à Morez pendant l'entre-deux-guerres où il s'est illustré comme journaliste.

[4] OLIVIER (Jean-Marc*), Société rurale et industrialisation douce : Morez (Jura) (1780-1914),* Université Lumière-Lyon 2, 14 décembre 1998, 670 p.

confortait une société rurale et pluri-active, les facteurs sociaux jouant un grand rôle dans cette réussite. La ruralité, le lien avec la terre, l'épanouissement des petites exploitations agricoles constituèrent le socle de cet équilibre socio-économique local pendant le XIXe siècle.

Cependant, avec Rémy Cazals et les chercheurs du groupe de réflexion sur les SPL, nous avons pu élargir cette analyse dans un cadre interdisciplinaire, en intégrant le XXe siècle à notre réflexion et en utilisant des concepts plus généraux. Celui de « conscience de place » se révèle très efficient pour comprendre l'irrationalité de la réussite industrielle morézienne. De plus, cette dernière s'inscrit dans la durée avec plus de deux siècles de succès renouvelés ; or la longévité constitue un élément décisif dans l'émergence d'une conscience de place selon Rémy Cazals. À Morez, cette valeur diffuse se construit autour de la mise en commun de trois éléments : des intérêts économiques et sociaux, des valeurs partagées et des institutions.

I – Des intérêts communs

Ceux-ci s'enracinent dans le XIXe siècle rural et pluri-actif. La société traditionnelle des petits propriétaires éleveurs du haut Jura parvient à se pérenniser malgré le morcellement successoral instauré par le code civil napoléonien en se livrant à des activités domestiques très organisées.

1) Les avantages réciproques du travail dispersé

L'industrie horlogère se développe grâce à une division très poussée des tâches qui s'accompagne d'une standardisation des pièces. Des marchands-fabricants, installés dans certaines bourgades comme Morez, Bellefontaine ou Morbier, distribuent les opérations de fabrication à des paysans-horlogers spécialisés dans la réalisation de certaines pièces. C'est ce que l'on appelle l'établissage.

Ce mode de production crée un consensus pendant tout le XIXe siècle car il offre des avantages réciproques. Les marchands-fabricants, qui fondent parfois des dynasties d'industriels comme les Jobez ou les Lamy, disposent d'une main-d'œuvre abondante - plusieurs milliers de personnes -, disponible, bon marché et docile. De plus, ces travailleurs à domicile autocontrôlent leur production payée aux pièces. Ainsi, le marchand-fabricant n'a pas besoin de vastes bâtiments, ni de payer des contremaîtres ou des vérificateurs de la qualité. Il doit surtout faire preuve de capacité d'organisation et d'une grande maîtrise technique et commerciale. Les premiers établisseurs émergent donc naturellement de la société montagnarde de l'arc jurassien imprégnée de culture technique et de récits d'aventures commerciales au long cours. En effet, le roulage hivernal pour les sapins et les fromages était pratiqué depuis le XVIe siècle.

De leur côté, les paysans-ouvriers se contentent de salaires modestes car ils les conçoivent comme un complément permettant de compenser le déclin des revenus agricoles en cas de morcellement par héritage. Parfois ce revenu peut devenir important quand l'un d'entre eux découvre un procédé pour produire plus vite. Enfin, la maîtrise du métal et le passage à d'autres activités, dont la lunetterie, offre des possibilités d'ascension sociale. Ainsi, Pierre Hyacinthe Cazeaux apparaît comme un symbole ; inventeur de la monture de lunette bon marché en fil de fer, en 1796, il initie un nouveau cycle de production. La légèreté des

montures de lunettes favorise une circulation plus lointaine des objets et une division plus poussée du travail. Dans ce cadre, les solidarités objectives nées de l'activité horlogère se renouvellent et se renforcent.

2) Un système complexe

Les bureaux des établisseurs, parfois très discrets, occupent le centre de cette fourmilière. Un atelier ou une usine peuvent compléter le patrimoine industriel de ces donneurs d'ordres. Mais il existe également des usines indépendantes, spécialisées dans certaines opérations mécanisables : tréfilage, polissage, soudure, travail du verre. Jusqu'au milieu du XXe siècle, aucune de ces usines ne maîtrise le processus complet de fabrication des lunettes

Les ateliers autonomes, urbains ou ruraux, constituent une autre pièce essentielle du dispositif. Dirigés par un petit patron qui traite avec différents établisseurs, ils emploient rarement plus d'une dizaine de personnes - en particulier des membres de la famille du patron et des apprentis -.

Enfin, des travailleurs à domicile indépendants complètent l'ensemble. Présents à Morez, ils sont surtout très nombreux dans les fermes des villages et des hameaux où le travail se fait en famille, à la fenêtre ou pendant les veillées. Ce *domestic system* fonctionne jusqu'au début des années 1970. Souvent, les familles n'hésitent pas à prendre des commandes auprès de différents marchands-fabricants.

À partir de la fin du XIXe siècle et surtout dans la deuxième moitié du XXe siècle, les usines se spécialisent de plus en plus. Elles ne produisent que certaines pièces spécifiques comme les tenons, les branches ou les charnières. Une différenciation s'opère également entre plastique et métal, voire entre les divers métaux. Certaines unités n'élaborent que des montures solaires en plastique puis d'autres privilégient des métaux nobles, ultra-légers et anallergisants comme le titane.

Dans ce contexte, l'établisseur se différencie toujours des simples patrons d'usine par sa dimension commerciale, il conserve la maîtrise des ventes, souvent confiée à son fils aîné[5]. Ainsi, ce rôle reste longtemps dévolu à Dominique Lamy dans la société Fidela dirigée par son père Gabriel pendant les années 1970-1980. Toutefois, tout en demeurant des rivaux sur les différents marchés, les entrepreneurs mettent parfois leurs forces en commun.

3) Des alliances commerciales ponctuelles

Il existe une tradition ancienne d'exportation des produits de la montagne jurassienne. Parmi ses plus grands succès, il faut mentionner la vente au loin des gruyères ou vachelins, appelés comtés de nos jours. Ces meules de quarante kilos sont obtenues à partir de cinq cents litres de lait et nécessitent la mise en commun des traites laitières de plusieurs fermes. Les différents associés se regroupent en fruitières au sein desquelles ils partagent le

[5] OLIVIER (Jean-Marc), « Des lunetiers moréziens à l'échelle du monde : les fils d'Aimé Lamy (1889-1914)», *Société d'émulation du Jura. Travaux 1999*, Lons-le-Saunier, 2000, p. 141-165.

fruit des ventes en fonction de leur apport en lait. Cette solidarité objective s'exprime aussi dans le cadre de la commercialisation où les paysans-fromagers demeurent solidaires. En effet, l'ensemble des meules est confié à un seul paysan-roulier qui les écoule pendant l'hiver en sillonant la France avec sa voiture. Le même procédé est progressivement utilisé pour les exportations d'horloges avec un système de dépôt-vente. Les districts industriels italiens, dans les secteurs de la bijouterie ou de l'habillement, utilisent le même type d'alliances pour conquérir des marchés lointains.

Dans le domaine de la lunetterie, les démarches demeurent plus individualistes, mais parfois un représentant travaille pour plusieurs marchands-fabricants moréziens. Des adresses sont échangées entre lunetier appartenant à des domaines différents, entre professionnels de l'optique et spécialistes du solaire par exemple. Les patrons moréziens ont également financé très tôt le développement d'une école technique avec des enseignements commerciaux, en particulier des cours de langue, dès 1855. Une école pratique de commerce et d'industrie est ensuite créée dès les années 1880 avec une filière opticiens, ces derniers devenant des clients privilégiés des entrepreneurs du haut Jura. Puis, pendant longtemps, l'école de Morez décerne le seul BTS d'optique en France. Les patrons moréziens ont participé activement à ces créations.

La nécessité d'exporter conduit également les industriels hauts jurassiens à s'unir pour revendiquer des accords commerciaux plus favorables et se protéger de certains concurrents[6]. Le prestige d'exporter s'affirme de plus en plus comme une constante locale. Ainsi, André Roy qui décrit Morez en 1913 cite l'exemple d'un établisseur morézien qui réalise une grosse production à perte et se justifie en disant « c'était une si belle commande »[7]. Mais au bout d'un siècle d'intérêts partagés, ce sont les valeurs communes qui cimentent désormais la conscience de place, car les luttes syndicales et politiques remettent en cause les fondements économiques et sociaux du modèle. Toutefois, les syndicats sont très faibles jusqu'en 1914 et la première grande grève des lunetiers ne se produit qu'en 1930[8]. Cette faiblesse des mouvements sociaux s'explique en partie par l'extrême morcellement des structures de production ; il y a plus de 85 patrons lunetiers en 1930 à Morez et 68 occupent moins de dix ouvriers. Les petits patrons se différencient mal des ouvriers qualifiés et ils partagent avec eux des grands principes séculaires.

II – Les valeurs communes

Ces valeurs communes ne sont jamais définies en tant que tel et elles apparaissent rarement dans les textes du XIXe siècle. Cependant, l'absence de preuve n'est pas la preuve de l'absence. Il existe un faisceau d'indices révélant un patrimoine éthique commun à toute la population industrieuse du haut Jura. Ce modèle partagé repose sur une idéalisation du temps

---

[6] Une séance du conseil municipal de Morbier établit une pétition réclamant une taxation des horloges de la Forêt-Noire massivement importées en France (archives municipales de Morbier, délibération municipale, séance extraordinaire de juillet 1841).

[7] ROY (André), *À travers le salariat. L'industrie de la lunetterie dans le canton de Morez (Jura)*, Lyon, Librairie Paul Phily, 1913, 395 p. Cet ouvrage reproduit une thèse de doctorat en sciences économiques et politiques soutenue devant la faculté de Lyon le 24 novembre 1913. L'auteur est un Morézien, avocat à la cour d'appel de Lyon.

[8] GAUDILLIER (Rémy), « La grande grève des lunetiers : Morez 1930 », *Société d'émulation du Jura. Travaux 2000*, Lons-le-Saunier, 2001, p. 343-363.

de la pluri-activité et de l'industrialisation douce respectueuse des équilibres anciens. Les remises en cause du XXe siècle finissant engendrent des témoignages plus directs sur cette identité profonde de la place morézienne qui se sent désormais menacée. Cette notion ne saurait être réduite à un vague inconscient collectif, elle se fonde sur des réalités tangibles.

1) Le sentiment identitaire

En Franche-Comté, l'identité locale apparaît nettement plus affirmée dans les espaces montagnards que dans les plaines[9]. La montagne avec son mode de vie spécifique, son isolement hivernal, ses paysages, son patois, contribue à créer un embryon d'identité micro-régionale. Cette dernière s'explique aussi par des solidarités spécifiques - liées à la spécialisation pastorale, laitière et fromagère - qui se superposent à des solidarités habituelles comme le battage.

Dans le canton de Morez, la force du lien avec la terre s'ajoute à ces différents facteurs. L'attachement à la propriété foncière est une constante française, mais il prend une dimension plus forte à Morez. Le peuplement tardif par des paysans défricheurs qui laissent leurs noms dans la toponymie - à une combe, à un hameau, à un lieu-dit ou à une ferme – engendre une relation affective avec le sol. Souvent, ces lieux sont peuplés ou exploités par les descendants directs de l'ancêtre éponyme défricheur. Partir c'est donc trahir ses aïeux, y compris chez les industriels qui conservent leurs biens fonciers, ou les reconquièrent, et refusent les délocalisations. De plus, jusqu'en 1789, il est impossible de s'éloigner car le territoire de l'actuel canton de Morez appartenait à l'abbaye de Saint-Claude dont les habitants furent les derniers serfs de France dénoncés par Voltaire[10].

Aujourd'hui cette identité locale demeure forte, le Morézien se définit toujours par opposition aux habitants de la plaine, des grandes villes et de la Suisse. Mais aussi par opposition aux lunetiers d'Oyonnax qui appartiennent à une autre vallée : « Oyonnax c'est le plastique, Morez c'est le métal » déclarent fréquemment les lunetiers moréziens. Ils refusent l'idée de « plastique vallée », qui est une vue parisienne trop réductrice, et ils n'ont pas adopté le label SPL. Cet attachement à la haute vallée de la Bienne se double donc d'une capacité très ancienne à maîtriser le métal.

2) La culture technique

Elle constitue l'un des piliers historiques de la conscience de place. Dans cet espace, il n'y a pas de noblesse, pas de grands propriétaires terriens, pas de bourgeoisie ancienne ; la « noblesse » s'acquiert donc par le travail de la terre et l'habileté manuelle. Progressivement, les capacités agricoles cèdent le pas aux compétences en mécanique pendant les XIXe et XXe siècles.

---

[9] À titre indicatif, les ouvrages sur la montagne remportent un succès plus considérable que ceux consacrés aux plaines et plateaux de Franche-Comté, malgré le peuplement plus importants de ces derniers. De même, les réunions décentralisées, à Morez ou à Saint-Claude, de la Société d'émulation du Jura, rassemblent un publique plus nombreux que celles tenues à Lons-le-Saunier, préfecture du département.

[10] BERGERET (Roger), MAUREL (Jean), *L'avocat Christin collaborateur de Voltaire (1741-1799),* Lons-le-Saunier/Saint-Claude, Société d'émulation du Jura/Amis du vieux Saint-Claude, 2002, 153 p.

Du patron au simple manœuvre, il existe une hiérarchie complexe de la valeur technique des individus. Les plus enviés sont les mécaniciens, les polisseurs et surtout les rhabilleurs. Le héros du XXe siècle est un mécanicien mal dessoûlé et alité qui fait règler les machines depuis chez lui le lundi matin par téléphone. Les rhabilleurs, autres héros, sont capables de reprendre les pièces défectueuses pour les "sauver"[11]. Ils ont leurs secrets et certains noms de rhabilleurs sont passés à la postérité. Ces différentes spécialisations engendrent des comportements corporatistes. Les polisseurs ont leur bâtiment, leur roue à eau et leur bar. Les salaires varient facilement du simple au décuple, surtout avec le paiement aux pièces. Les rémunérations à la journée ou à l'heure ne signifient rien et expliquent l'échec de beaucoup de discours syndicaux. Des salaires horaires sont calculés artificiellement, mais c'est pour les besoins de la statistique nationale.

Cette maîtrise du métal et de sa transformation se traduit par de multiples dépôts de brevets pendant ces deux siècles. Les Moréziens en font enregistrer deux fois plus que les Français en moyenne[12]. Beaucoup de fortunes naissent d'un brevet et de véritables légendes circulent. C'est le prolongement d'une tradition inventive qui s'était déjà exprimée dans le domaine de la moyenne horlogerie. Dès le XVIIe siècle, les forgerons Mayet de Morbier avaient réussi à élaborer des horloges de clochers à partir d'un modèle en bois appartenant à l'abbaye de Saint-Claude[13]. Puis, à partir de la fin du XVIIIe siècle, les mouvements de comtoises avaient triomphé de tous leurs concurrents français et ibériques.

Souvent, c'est une découverte qui permet de passer du statut d'ouvrier qualifié à celui de patron d'atelier, de directeur d'usine ou d'établisseur. Toutefois, l'ascension sociale ne dispense pas du respect de certaines valeurs solidement ancrées dans les mentalités montagnardes.

3) Utilité sociale et refus de la démesure

L'établisseur, jusqu'aux années 1970, a des familles entières à sa charge, à Morez et dans les campagnes environnantes. Il doit leur fournir du travail et donc obtenir des commandes. C'est à ce prix qu'on le respecte.

Son implication dans l'entreprise est très personnelle. Il doit en maîtriser tous les aspects techniques et beaucoup de patrons font débuter leurs fils aux postes les plus bas pour leur apprendre le métier, souvent sous l'autorité cassante d'un vieil ouvrier. Ceci est facilité par la petite taille des établissements. Le patron doit connaître tous ses ouvriers, y compris ceux à domicile, pour cela il effectue souvent lui-même la collecte des pièces avec l'apparition de l'automobile et du téléphone. Il doit être omniprésent, ouvrant l'usine et la fermant, sans tenir compte de ses heures passées au travail. Il doit choisir l'un de ses proches, un fils le plus souvent, pour démarcher les clients lointains. La dizaine de témoignage que nous avons pu collecter concorde sur ces différents points[14].

---

[11] Témoignages oraux de Raymond Paget (né en 1923, mécanicien à Morez) recueillis les 18 et 19 avril 1994 à Morez.

[12] Archives départementales du Jura, M 3270 à 3272, brevets d'inventions (1701-1886).

[13] Archives départementales du Jura, 2 H 143 : acquisition d'une horloge pour l'église de Saint-Claude auprès des frères Mayet de Morbier (1689).

[14] - Entretien avec R. B., cultivateur-lunetier, fils de cultivateur-lunetier, à La Goulette, hameau situé entre La Mouille et Longchaumois (le 29 août 1996 à La Goulette).

- Entretien avec Edwige Gaulaz, cultivatrice-lunetière pendant les années 1930 dans la ferme

À l'opposé, un patron ne doit pas pécher par orgueil, par démesure, comme en témoigne André Roy, en 1913. Ce dernier dénonce quelques industriels trop prétentieux qui s'adonnent au luxe car ils louent… des baignoires[15] ! Parallèlement il fait l'apologie des patrons qui conservent un contact simple et direct avec leurs ouvriers, soulignant qu'ils ont tous fréquenté la même école.

Romain Roussel apporte le regard d'un journaliste-romancier qui a longuement séjourné à Morez avant d'écrire un recueil de nouvelles en 1947, intitulé *Dieu est passé la nuit*[16]. Tous ces récits se déroulent à Morez, rebaptisé Bréhaut. L'auteur raconte l'aventure du jeune Arthur Belbenoit qui révolutionne l'entreprise familiale en la modernisant et en l'agrandissement à grands frais. Il veut produire à l'américaine, avoir des toits en *shed* et faire du *dumping* pour écraser la concurrence. Mais la banque locale le lâche car elle se méfie de ses mauvaises habitudes pour le luxe tapageur, il s'achemine alors inexorablement vers la faillite, phénomène extrêmement rare à Morez. Enfin, il n'est pas secouru par les capitaux de ses confrères qui ne se reconnaissent pas en lui.

Cette histoire ressemble à celle du grand-père de Dominique Lamy qui avait été élevé dans le luxe à l'écart de l'usine familiale et qui fut incapable de maintenir le premier rang de celle-ci après le décès de son père en 1889[17]. Heureusement, le patron de la génération suivante, Gabriel Lamy, s'immerge dans le travail et sauve l'affaire[18]. Le nom même de l'entreprise correspond à un devoir de mémoire : elle s'appelle FAL puis FIDELA, c'est-à-dire « Les fils d'Aimé Lamy », ce dernier étant l'ancêtre le plus prestigieux. Sous sa

---

Ponard près du hameau des Repentys sur le territoire de la commune de Longchaumois (le 29 août 1996 dans la ferme Ponard).
- Entretien avec Christiane Grenier, cultivatrice-lunetière aux Essarts Bruns, hameau de Morez (le 29 août 1996 à Morez).
- Entretien avec G. et M. G.-B., cultivateurs-lunetiers, fils et petits-fils de cultivateurs-lunetiers, à Sous-le-Daim, hameau situé entre Longchaumois et Cinquétral (le 29 août 1996 à Sous-le-Daim).
- Entretiens avec Dominique Lamy, directeur de l'entreprise lunetière Fidela de Morez (août 1995).
- Entretiens avec Gérard Lamy, ancien dirigeant de la société Lamy Jeunes de Morez qui a succédé à Désiré Lamy et frères de Prémanon. (août 1995 à Morbier).
- Entretiens avec Raymond Paget, né en 1923, fils et petit-fils d'horloger forgeur de piliers aux Buclets, hameau de Morbier. Raymond Paget est l'un des fondateurs du musée de la lunetterie de Morez (18 et 19 avril 1994 à Morez).
- Entretien avec Marie-Thérèse Rosselet, responsable de la répartition du travail à domicile dans la société GECEL des Rousses entre 1951 et 1993 (le 28 août 1996 aux Rousses).

[15] Roy (A.), *À travers le salariat ...*, ouv. cité, p. 263.

[16] ROUSSEL (Romain), « Valérie à l'Ange », dans *Dieu est passé la nuit*, Besançon, Éditions Granvelle, 1947, 244 p. ; p. 17-49. Recueil de nouvelles décrivant Morez et ses habitants pendant la première moitié du XXe siècle.

[17] Entretiens avec Dominique Lamy, directeur de l'entreprise lunetière Fidela de Morez (août 1995).

[18] LAMY (Gabriel), *Histoire de l'implantation de la lunetterie à Morez*, dactylographié, 1987, 25 p. Ce document décrit les origines de l'aventure industrielle des familles Caseaux et Lamy des Arcets (hameau de la commune de Prémanon où ont été réalisées les premières montures de lunettes).

direction, l'affaire familiale avait employé jusqu'à 500 personnes et la femme d'Aimé Lamy multipliait les œuvres de bienfaisance[19]. Son dirigeant actuel, Dominique Lamy, n'emploie plus que cinquante ouvriers, mais il est très fier d'être à la tête de la plus ancienne entreprise morézienne de lunetterie. Il se méfie de la trop grande taille de certains établissements et après avoir admiré l'exemple de son concurrent et homonyme Robert Lamy (marque « L'Amy »), il dénonce sa tentative hégémonique et l'accaparement du nom « Lamy » par ce concurrent trop ambitieux[20]. Il se remémore plus particulièrement une réunion chez lui autour d'une grande table où Robert Lamy interpelle l'un de ses employés en lui disant : « rappelez-moi ce que vous faites chez nous » ; pour Dominique Lamy cette réflexion était inquiétante et complètement contraire aux principes de la gestion locale traditionnelle. En 1994, l'entreprise « L'Amy », qui était la seule à avoir atteint le seuil des mille employés, est passée sous le contrôle d'un groupe anglo-américain qui a accepté d'assumer son endettement considérable[21]. Ceci constitue l'un des rares cas de sauvetage par des non-Moréziens et ce fut une véritable onde de choc dans le microcosme haut jurassien. Cet échec stimula un renouveau de l'identité locale.

Aujourd'hui, beaucoup de hauts Jurassiens ont intériorisé leurs valeurs communes et ils souhaitent réussir une institutionnalisation des recettes industrielles moréziennes.

III – Persistance et multiplication des institutions communes

1) Pérennisation du pouvoir politique et économique des industriels

Le pouvoir politique à Morez a pratiquement toujours été détenu par des capitaines d'industrie, depuis les maîtres de forges Pierre Alexis Perrad et Jean Émmanuel Jobez du début du XIXe siècle jusqu'aux patrons lunetiers actuels. Parmi les plus influents, il faut citer Aimé Lamy, maire de 1852 à 1870 et présenté à Napoléon III, ou Henri Lissac, maire socialiste de 1908 à 1931 tout en étant industriel.

Ces élus ont animé la chambre consultative du commerce et de l'industrie, l'une des premières du département. Ils ont aménagé le cours de la Bienne, torrent montagnard qui traverse la ville et alimente en énergie les nombreux ateliers et petites usines. Enfin, ils ont réussi à faire venir le train jusqu'à Morez en 1900. Cette ligne fut à l'époque la plus coûteuse de France par kilomètre[22]. Elle fut pourtant poursuivie jusqu'à Saint-Claude en 1912.

---

[19] Archives nationales, F^{1} D III 14 (10) : propositions Légion d'honneur, Pierre Alexandre Romand (1864) et Aimé Victor Lamy (1870).

[20] WATTEZ (Éric), « L'Amy a vu trop grand », *Capital*, avril 1994, p. 44.

[21] *Ibidem*, « Le chiffre d'affaires, qui avait culminé à 700 millions de francs en 1992, a chuté à 570 millions. Après deux exercices déficitaires consécutifs, L'Amy affiche 120 millions de pertes cumulées. Pis, l'entreprise croule sous 250 millions de dettes. Trois fois ses fonds propres ! Ce serait un miracle si la famille Lamy, qui détient 75 % du capital, conservait le contrôle de l'affaire ».
CHOSSAT (Hervé), « L'Amy sous contrôle anglais », *Le Progrès*, 13 avril 1994, p. 9 ; « (…) On ne peut que regretter qu'il n'ait pu être trouvé de solution nationale ou régionale ».

[22] Le seul tronçon reliant Morbier à Morez établit un record national en revenant à un million de francs par kilomètre, cf. GENOUDET (Maurice), *Historique de Morez*, Morez, 1976, 167 p. ; p. 125.

Ces patrons se retrouvent également dans des clubs et créent une association patronale dès le XIXe siècle, devenu depuis le « Syndicat des lunetiers du Jura ». Au fil du XXe siècle, ces institutions prennent une nouvelle dimension car le pôle morézien se sent de plus en plus menacé par la concurrence : italienne pour les produits de luxe et asiatique pour le bas de gamme[23]. Cette situation semble affermir la conscience de place.

2) Le renouveau des actions communes

Après la Deuxième Guerre Mondiale, une première menace allemande apparaît dans les années 1950, fondée sur le prix peu élevé de la main-d'œuvre. Puis ce sont les Italiens du Cadore, avec le même atout et une lire faible, qui s'attaquent à l'hégémonie morézienne sur les montures de lunettes. L'ascension du groupe Luxottica, fondé en 1961, symbolise cette réussite[24].

Les dirigeants moréziens réagissent en développant le concept de « pôle de compétence » autour de Morez afin que le haut Jura soit incontournable dans la mise en œuvre des dernières techniques appliquées à la lunetterie. L'idée n'est pas nouvelle, déjà, à la fin du XIXe siècle, la Société des lunetiers (association d'ouvriers parisiens), seule concurrente française des Moréziens, avait dû installer l'une de ses principales usines à Morez pour bénéficier des savoir-faire locaux[25].

Aujourd'hui, il s'agit de constituer ou d'attirer un maximum de sous-traitants, comme Comotec, pour atteindre une taille critique et réduire les risques liés à la monoactivité en produisant des composants pour d'autres industries. Ainsi, Comotec travaille aussi pour l'horlogerie afin d'échapper aux brusques retournements de conjoncture dans l'activité lunetière[26]. Enfin, les élus ont pleinement conscience que le haut Jura ne constitue pas une *sunbelt* et ils ne comptent que sur leurs propres forces pour préparer l'avenir.

Plus de la moitié de la production étant exportée, les entrepreneurs moréziens tentent de renforcer en commun leur présence dans le monde. Leur syndicat, né en 1925, rassemble la plupart des entreprises à partir de 1941. Il lutte pour une amélioration des transports, collecte des informations sur les marchés potentiels et participe activement au SILMO (salon international de la lunetterie et de l'optique) créé en 1967 à Oyonnax. La

---

[23] BOURGEOIS (Philippe), « La lunetterie face à sa crise », *L'indépendant du Haut-Jura*, 28 octobre 1993, p. 4 ; « Inutile de s'appesantir sur la menace que constitue le Sud-Est asiatique, fort d'une main-d'œuvre traditionnellement bon marché (…). Rappelons, à titre indicatif, que 60 à 70 % du prix de revient d'une monture est occasionné par les coûts de la main-d'œuvre ».

[24] GAY (Pierre-Angel), « Numéro un mondial de la lunette, le groupe italien Luxottica affiche une rentabilité exceptionnelle », *Le Monde*, 16 février 1993, p. 22.

[25] FARAUT (François), « Association et capital : le développement et l'organisation de la Société des lunetiers », dans *Entreprises et Histoire*, n° 6, septembre 1994, p. 29-48.

[26] Ce groupe constitué en 1989 par différents acteurs de l'industrie et du négoce morézien rassemble, en 1995, 13 sociétés spécialisées dans la fabrication de composants et de machines-outils pour la lunetterie et la micro-mécanique (horlogère ou autre). L'entreprise obtient un prix au SILMO 1994 en réalisant la plus petite charnière au monde, encastrée dans la branche de lunette (*Le Progrès*, 30 octobre 1994, p. 7). Sa principale usine se trouve en amont de Morez, au lieu-dit La Doye.

délocalisation de la production est également à l'ordre du jour, mais sa mise en place est perçue par beaucoup comme une trahison.

3) L'institutionnalisation du devoir de mémoire

Le bicentenaire de la première monture de lunette morézienne a été célébré avec faste en 1996, comme l'avait déjà été celui de la fondation de la paroisse de Morez en 1976. Ces deux grandes manifestations furent complétées par la publication de deux livres. Le premier, de facture classique, est l'œuvre d'un instituteur érudit qui retrace avec rigueur et objectivité l'historique de la ville en s'appuyant sur les archives municipales[27]. Toutefois, cet ouvrage de 1976 comporte un dernier chapitre d'histoire contemporaine rédigé par Gabriel Lamy, ancien président de la Chambre syndicale de la lunetterie[28]. Cet ajout insiste sur le niveau de vie atteint en 1975 : « Toute l'industrie morézienne en développant ses ventes et ses exportations a contribué à la prospérité générale : la masse des salaires distribués annuellement est considérable et – grâce à Dieu – le standing des ouvriers moréziens n'a plus rien de comparable à celui de leurs pères. Partout règne le bien-être, le confort. Il y a tellement d'autos à Morez, qui bat je crois le record des villes du Jura, qu'il est bien difficile de trouver dans la rue de la République une place de stationnement »[29]. La publication réalisée en 1996 adopte une tournure encore plus militante[30]. L'ingéniosité des ancêtres s'y trouve magnifiée par deux auteurs appartenant à l'univers de la lunetterie et acceptés de manière consensuelle par les industriels. Ce dernier ouvrage, un peu hagiographique, se termine par une trentaine de notices historiques fournies par les différents établissements[31].

Dans le prolongement de ces commémorations, un vaste projet de musée de la lunetterie est lancé. Il succèdera, en 2003, au premier petit musée né d'initiatives diverses, dont celles d'anciens ouvriers comme Raymond Paget. Le nouveau bâtiment, entièrement neuf et gigantesque par rapport aux 6 000 habitants de la ville, occupe tout un côté de la place centrale et fait face à la mairie. La muséographie a été confiée à des professionnels appartenant à l'association des Musées des techniques et cultures comtoises. Une nouvelle publication a également été commandée pour l'ouverture de ce temple dédié à la mémoire technique du haut Jura[32].

Autre initiative collective, au milieu des années 1990 un site internet a été créé par 41 entreprises lunetières du canton de Morez[33]. Il rappelle les grandes étapes du développement de l'activité, présente un historique du syndicat des lunetiers et donne des explications sur les savoir-faire avant de lister les sociétés actuelles.

---

[27] GENOUDET (Maurice), *Historique de Morez*, Morez, 1976 (réédité en 1983), 167 p.
[28] *Ibidem*, p. 145-154.
[29] *Ibidem*, p. 153.
[30] BUSSOD (Michel) et JEAN-PROST (Michel), *La petite-fille des Rivières. Historique de la lunetterie dans le canton de Morez*, Morez, 1996, 204 p.
[31] *Ibidem*, p. 119-191.
[32] OLIVIER (Jean-Marc), *Une industrie à la campagne. Le canton de Morez entre 1780 et 1914*, Salins-les-Bains, MTCC, 2002, 131 p.
[33] http://www.lunetiers-du-jura.com

Au total, fruit de ce faisceau de facteurs favorables et spécifiques pendant près de deux siècles, la conscience de place existe par essence à Morez. Elle n'est pas une construction volontaire, sauf à la fin du XXe siècle. Ainsi, elle correspond davantage au schéma d'encastrement dans la société défini par Mark Granovetter[34]. Toutefois, chaque acteur conserve son indépendance à Morez et reste persuadé que celle-ci demeure la clé d'une pérennisation de la place. Au-delà des formes institutionnalisées de coopération, les alliances se nouent et se dénouent en fonction du marché et de la conjoncture. Les logiques à court terme restent pour l'essentiel individualistes avec en toile de fond une conscience de place instinctive teintée de micro-régionalisme. Un refus de la mise en réseau rigide des différentes entreprises persiste.

[34] Granovetter (Mark), « Economic Action and Social Structure : the problem of Embeddedness », dans *American Journal of Sociology*, novembre 1985.